

Badreddine LOUCIF,
Université de Khenchela,
loucifbadre@gmail.com

Écrire et décrire chez Mouloud Feraoun : ou l'histoire d'une contestation silencieuse

Résumé

À travers l'authenticité du triptyque constitué par *Le Fils du pauvre*, *Jours de Kabylie* et *Les Chemins qui montent*, nous allons nous intéresser à l'écriture romanesque de Mouloud Feraoun qui puise ses raisons d'être dans des histoires individuelles de la Kabylie et dans l'Histoire d'un pays colonisé, l'Algérie. Son *Journal* nous permettra également d'approcher, grâce à l'ethnocritique, cette écriture qui peut être qualifiée d'ethno-historique où il raconte une réalité romancée avec une référentialité singulièrement ethnographique et essentiellement historique.

Mots-clés

Littérature algérienne ; écriture ethno-historique ; Feraoun ; ethnocritique.

Abstract

Through the authenticity of the triptych constituted by *Le Fils du pauvre*, *Jours de Kabylie*, and *Les Chemins qui montent*, we will be interested in the novelistic writing of Mouloud Feraoun who draws its reasons for being in individual stories of the Kabylie and in the history of a colonized country, Algeria. His *Journal* will also allow us to approach, thanks to ethnocritic, this writing can be described as ethno-historical where it tells a fictionalized reality with a singularly ethnographic and essentially historical referentiality.

Keywords

Algerian literature ; ethno-historical writing ; Feraoun ; ethnocritic.

Introduction

Une relationnelle et non moins passionnelle problématique existe entre l'histoire et la littérature. La première a pour tâche de décrire le passé de l'homme dans toutes ses composantes sociales et culturelles. La deuxième a pour vocation d'écrire l'homme dans tout ce qui le caractérise comme être sensible et intelligible. Mais dans la réalité, le glissement de l'une vers l'autre est presque inévitable. Chez Mouloud Feraoun, par exemple, écrire et décrire se conjuguent dans un seul et même texte, qui peut être rebaptisé comme texte "ethno-historique".

D'une manière générale, l'œuvre de Mouloud Feraoun est une œuvre historique par excellence. Elle l'est d'une part, parce qu'elle peut servir comme document historique grâce à sa qualité réaliste et sa très haute teneur référentielle ; et d'autre part, parce qu'elle prend racine dans une historicité incontestable d'une période cruciale de

l'Algérie. Mais plus particulièrement, elle peut se prévaloir d'un titre synthétiseur comme celui de « Chronique de la Kabylie », s'agissant nécessairement d'une description totalisante de la vie de cette région. *Le Fils Du Pauvre*, *Jours de Kabylie*, et *Les Chemins Qui Montent* constituent un authentique triptyque qui dans lequel sont dépeintes, et avec la plus grande justesse, toutes les facettes de la pratique culturelle d'une communauté dans son étroite relation avec l'invention du quotidien. Ce que nous proposons de faire dans cet article c'est de comprendre la façon avec laquelle Mouloud Feraoun raconte une réalité romancée où la référentialité est singulièrement ethnographique, et essentiellement historique. Le tout avec une ombre qui plane, celle du colonisateur qui, sans être nommé, agit sournoisement sur la *terre* et sur le destin des *hommes*.

Grâce à l'ethnocritique comme réappropriation et « textualisation de pratiques culturelles et symboliques» (Scapa, 2000 : 267), nous allons nous intéresser aux trois romans cités plus haut, mais aussi à *Journal*, un texte qui n'a rien à voir avec la forme diariste connu jusqu'alors en Algérie puisqu'il raconte les tourments les plus intimes d'un individu pris dans les remous des grands événements de l'Histoire. Un journal que Philippe Lejeune, l'un des plus éminents théoriciens du genre, considère comme un « chef-d'œuvre, comparable pour sa lucidité désespérée et sa générosité aux écrits de Primo Levi » (Lejeune, 2004 : 38)

En plus des textes romanesques de Feraoun, nous allons commenter ses textes personnels, telles que ses correspondances, et revenir sur quelques éléments paralittéraires qui ont pu graviter autour des faits historiques. C'est donc une approche globale qui va positionner le texte littéraire feraounien au centre de sa réalité ethno-historique. Le but de cette manœuvre est de contrecarrer tous les préjugés qui ont, sans cesse, diminué l'expansion du halo patriotique qui devrait être perçu à travers l'œuvre de cet auteur.

1. L'Histoire et la communauté

Mouloud Feraoun est l'homme d'un seul thème-lieu, la Kabylie. Il était impliqué, par des liens indéfectibles, à cette terre et à son sang à tel point qu'on ne pourrait distinguer Feraoun de Fouroulou (le romancier et l'un de ces personnages), le villageois du normalien, l'écolier de l'instituteur. L'un ne peut être présent sans l'autre dans une écriture comme recouplement d'un dédoublement existentiel tourmenté.

Le premier point qui se dégage d'un simple constat chronologique nous permet de mettre en valeur l'importance (et la primauté) des romans de Feraoun comme un contre-discours envers les fausses vérités que véhiculait une certaine littérature qui justifiait l'idéologie coloniale. Grâce à sa proximité et à son implication, il a pu passer de sa propre histoire, individuelle, à l'histoire des siens, par l'entremise de sujets sociétaux d'actualités qui tenaient une place prépondérante dans la communauté kabyle colonisée. Le mérite revient donc à Feraoun d'avoir dévoilé certains détails de l'histoire que d'autres n'ont fait que reproduire photographiquement. Jouant pleinement son rôle de témoin, il a donné des noms aux indigènes, et des explications à leurs coutumes.

Plus concrètement, ce sont le mariage mixte et le phénomène de l'émigration qui peuvent constituer l'un des aspects les plus concrets de la référentialité ethnographique. En effet, les villageois d'Ighil Nezman, qui sont dans leur majorité écrasante des paysans, ne trouvent pas quoi cultiver dans cette terre aride et rocailleuse. Ils ont fait le choix forcé de l'émigration économique vers la France. La population masculine s'en est trouvée diminuée, laissant derrière elle femmes et enfants en proie aux conflits tribaux. Feraoun n'avait pas de doute concernant les potentialités qu'offraient à lui ces thèmes comme ressources romanesques inestimables qu'il ne voulait nullement gâcher.

Il était persuadé qu'il tenait là son sujet de prédilection. Il en a même élaboré un plan d'écriture qu'il a mis à exécution. Voici ce qu'il en a déclaré lors d'une interview : « J'ai distingué deux périodes : de 1910 à 1930 et de 1930 aux années que nous vivons. *La Terre et le Sang* est consacré à la première période. J'écrirai un autre roman sur la seconde période » (Monnoyer, 2003).

Il a adopté la démarche réaliste, voire naturaliste, pour être au plus près des lieux et des faits puisqu'il avait effectué personnellement le déplacement en France pour mieux en cerner les conditions (des années 1910-1920), et pouvoir dessiner les traits des personnages qu'il voulait raconter dans ses romans. Ali, le frère de Mouloud Feraoun, avait confirmé cette façon de faire ainsi : « il [est même] descendu dans la mine pour voir comment fonctionne la mine, [pour] faire la scène de l'accident qui est dans *La Terre et le sang* ».

Benjamin Stora n'en disait pas moins tout en soulignant par la même occasion l'importance de ce genre d'écrits romanesques pour l'histoire. « Il y a une vérité dans la littérature, dans la fiction, qui sert au travail de l'histoire. Aujourd'hui, les historiens ne peuvent plus se passer du roman et de la fiction, ce sont des matériaux très précieux » (Stora, 2010)

Les éléments pratiques pour l'illustration tangibles du thème du mariage mixte peuvent être fournis par un suivi des destins des protagonistes des différents romans. Prenons comme exemple, Amer, le personnage principal de *La Terre et le sang*, qui vient de quitter la mine et le bistrot français pour revenir à son village natal Ighil-Nezman (la colline du temps passé en langue tamazigh). Il est revenu marier avec Marie, une « taroumith ».

Comme nous le dévoile le titre, ce roman évoque le lien très fort qui unit, jusqu'au sang, la terre et les hommes. Des lopins arides qui résistent à une culture traditionnelle et aux convoitises familiales. Malgré son séjour prolongé en France, Amer est resté le même villageois, enraciné à Ighil-Nezman. Quant à Marie, elle n'a pas essayé de changer les choses, au contraire, elle a montré une capacité

d'adaptation quelque peu forcée sous l'impulsion d'une belle-mère autoritaire. Isolée, loin de son mode de vie occidental, elle a fini par céder et de vivre, bon gré mal gré, suivant les mœurs de la vie culturelle de son mari.

Feraoun nous met dans le secret des affiliations familiales agnatiques et leurs différents fonciers. On découvre avec les personnages du roman les problèmes d'ordre économique du village, mais aussi l'organisation communautaire qui se base sur le « code du nif », une charte tacite à laquelle on obéit sans qu'une injonction soit prononcée. Amer a payé de sa vie un écart qu'il a eu avec une cousine mariée. Il a été enseveli par les pierres et la terre de son village natal, un douteux “ accident ” de mine.

L'histoire de *La Terre et le sang* trouve son prolongement de manière naturelle dans *Les Chemins qui montent*. Le fils du mariage mixte d'Amer-ou-Kaci et Marie pourrait bien en être le personnage principal. Il s'agit d'Amer n'Amer dont le profil trouve des similitudes majeures avec celui de son père. Dans les faits et après avoir passé quelques années en France, lui aussi a convolé en juste noce avec Dehbia, une Kabyle chrétienne, un autre mariage mixte d'une certaine manière. Mais le plus frappant, c'est leur destin tragique commun : la mort.

La signification est toute aussi puissante concernant leurs épouses respectives. Marie est venue vers la culture kabyle et a essayé de s'y intégrer, tandis que Dahbia a effectué le chemin inverse. En embrassant le christianisme, elle s'est coupée de tout un héritage religieux qui fait partie intégrante de cette communauté.

Les Chemins qui montent est un titre aussi évocateur que le premier, reflétant la dureté de la vie des habitants d'un village haut perché en montagne. Tout est dur, la terre, les chemins pour y accéder, et la mentalité des villageois. Rien ne s'offre facilement ou ne vient sans effort ; il faut tout mériter.

En plus des difficultés du quotidien, une rivalité entre Amer et Amokrane (un autre personnage clé du roman) ne manque pas, elle aussi, de réelle tension. Mais rien n'évoque explicitement la Guerre de Libération, si ce n'est l'atmosphère d'exaspération généralisée. Mais c'est dans la deuxième partie de ce roman (un journal de douze journées) que la langue d'Amer se délie et nous fait part de ce qu'il pense de la situation en Algérie. « Il y a un siècle que les Français viennent chez nous. Il y a un demi-siècle que nous allons chez eux. Un échange fraternel dont je suis un bâtard authentique ! » (Ch. M., p. 201). Il ajoute un peu plus loin :

Les premiers Français arrivaient en conquérants, recevaient des armes, des outils, du bétail, de la terre, une maison, s'installaient en maîtres, étaient protégés et aidés. Ils se mettaient au travail et se sentaient chez eux. Les Arabes de l'endroit prenaient à leurs yeux des allures d'indigènes, autant dire de perfides animaux sauvages dont il fallait se méfier, et que paternellement il était recommandé d'appivoiser. " La mission civilisatrice " des conquérants n'était pas un vain mot. (Ch. M., p. 201)

Un constat qui révèle l'injustice et le mépris dont Feraoun était parfaitement conscient. La comparaison avec les " animaux sauvages " est très forte et la " la mission civilisatrice " est démasquée par ce qu'elle veut dire réellement de " mission d'appivoisement ".

Les deux romans portent les mêmes thèmes qui ont touché personnellement Feraoun. Rappelons que son père a été lui aussi chercher du travail en France. Et même s'il ne raconte pas ouvertement son absence, il nous laisse en deviner les conséquences sur un petit garçon qui doit évoluer dans une communauté très masculine.

La symbolique qui peut être dégagée de ces deux romans est là aussi très forte : le retour d'Amer en Kabylie, malgré la guerre, symbolise le rattachement à ses racines ; tandis que le suicide d'Amer, le fils, dénote une résignation après tant de tentatives de révoltes auprès des siens. Cela résume bien les intentions de l'auteur quant à son enracinement et son engagement indéfectible en faveur des gens de sa communauté.

2. Une écriture normalisée

Mouloud Feraoun a été le pur produit de l'école française. Il en était le prototype même puisqu'en choisissant le métier d'instituteur, il a perpétué les préceptes de l'enseignement colonial qu'il a déjà suivi en étant un écolier. Feraoun, tout au long de sa scolarisation, a été non seulement instruit, mais surtout normalisé, dans la mesure où l'enseignement dispensé aux *indigènes* à l'école française ne concernait pas uniquement l'apprentissage des connaissances, mais aussi l'éducation d'un citoyen conformément à la moral et aux prescriptions d'une civilisation occidentale. Feraoun ne pouvait pas donc faire autrement quant à la vision décalée qu'il avait par rapport à celle de sa communauté.

C'est un double endoctrinement, à la fois idéologique et scriptural, qui s'est vu actualiser dans les romans de Mouloud Feraoun. Le mérite d'avoir mis en évidence cet impact revient à Christiane Achour. Elle a trouvé que *Le Fils du pauvre* est une mise en texte romancée du *Livre de lecture courante de l'écolier indigène* (1934) (l'équivalent du manuel scolaire d'aujourd'hui) qui expose les recommandations du Plan (pédagogique) de 1898.

Le but de cette idéologisation est de façonner « des hommes honnêtes, éclairés, prévoyants, amis du travail » (Plan, 1900 : 5) et disposés à se rapprocher du colonisateur par l'usage même de sa langue. Mais c'était sans plus, ni désillusions, puisqu'il ne s'agissait

aucunement d'atteindre une quelconque émancipation intellectuelle et un développement un tant soit peu d'un esprit critique. Cette instruction visait à « améliorer le bien-être, l'hygiène, les pratiques agricoles, les travaux industriels et les relations commerciales des indigènes » (*Ibidem.*). L'école des indigènes devait orienter vers des « travaux des champs ou de l'atelier, et pas du tout vers les emplois publics » (*Ibidem.*)

Dans *Le Fils du pauvre*, Feraoun reprend en substance l'idéologie moralisatrice du “pauvre qui sort de l'ignorance, et donc de la misère, grâce à l'effort” qui a été reprise, et facilement identifiable, dans les différents romans de Mouloud Feraoun. Une autre maxime du *Livre de lecture courante de l'écolier indigène* “Le fils qui rougit de l'humilité de ses parents se déshonore lui-même” figure presque intacte dans l'exergue de la deuxième partie du *Fils du pauvre* comme suit : « aujourd'hui, cette indigence, fièrement, noblement supportée par les miens, fait ma gloire. Alors elle me semblait une honte et je la cachais de mon mieux. Terrible respect humain ! » (*F.P.*, p. 213)

Au niveau de l'écriture elle-même, *Le Fils du pauvre* reprend plusieurs passages du *Livre de lecture courante de l'écolier indigène* en les transformant. Comme l'avait signalé Christiane Achour, la mise en parallèle ci-dessous est très concluante :

Pendant plus de deux heures, nos voyageurs suivirent un chemin muletier, tortueux, raboteux, couverts de pierres. Parfois, pour raccourcir un peu le trajet, ils prenaient une traverse au milieu des champs (Livre de lecture, p. 191).

Cette rue [...] étoufferait si elle ne laissait s'épanouir [...] des petits bras capricieux, des ruelles encaissées qui s'enfuient vers les champs. [...] comment exiger qu'une rue faisant partie d'un chemin soit traité autrement que ce chemin ? Pourquoi faut-il le paver si ce chemin ne l'est pas ? Ils sont tous deux

*poussiéreux en été ; elle est plus boueuse en hiver
(F. P., p. 116).*

En adoptant dans sa description un traitement anthropomorphologique (étouffait, petits bras, s'enfuient), l'extrait du roman de Feraoun semble questionner substantiellement le *Livre de lecture*.

Comme nous venons de le constater, la scolarisation de Mouloud Feraoun et ses différentes professions (enseignant, puis directeur et un peu plus tard inspecteur de l'éducation) ont été toujours conditionnées par la rigueur d'un programme qui a été inspiré par l'autorité coloniale. Mais cela n'a pas empêché cet auteur de voir la dure réalité qu'il côtoyait en dehors de son cercle professionnel.

Il ne faut pas non plus négliger sa proximité avec Emmanuel Roblès (qui a signé la préface du *Journal*) et Albert Camus (avec qui il avait tenu une correspondance), qui l'encouragea à prendre le même chemin qu'eux, les deux étant connus pour leurs engagements et leurs combats moraux pour la libération de peuples opprimés.

3. Une subtile résistance

Pour trouver une prise de conscience qui soit explicitement exprimée dans les écrits de Mouloud Feraoun, il faut aller voir du côté du *Journal*. C'est à travers des exécutions sommaires et totalement injustifiées, des champs et des écoles brûlés, et autant d'histoires de destins brisés, que va se manifester l'antagonisme entre Feraoun, l'humaniste et Feraoun, l'indigène. Ce n'est pas donc un journal avec ce qu'il a d'intime à raconter, mais un témoignage poignant d'un homme désabusé et trompé par le hiatus qu'il découvre entre les valeurs républicaines et la politique colonialiste funeste de la France. Dans *Le Journal*, Feraoun est resté le même honnête homme qu'il a toujours été. Avec la même bonne volonté, il raconte avec objectivité, celle que peut un littéraire, les faits et l'actualité (de 1955 à 1961) qui ont caractérisé une période cruciale et charnière de

Écrire et décrire chez Mouloud Feraoun : ou l'histoire d'une ...

l'Histoire au niveau mondial. En effet, il a essayé de contextualiser la Guerre de Libération nationale avec d'autres événements comme ceux qui ont eu lieu en Hongrie (l'Insurrection de Budapest de 1956) ou en Egypte (qui vient d'être attaqué par les israéliens), mais aussi en évoquant Diên Biên Phu, l'O.N.U., et le putsch des généraux de l'armée française de 1961.

C'est un journal authentique à plus d'un titre. Premièrement parce qu'il a été écrit sur le vif, aux moments même du déroulement des faits jusqu'à la fin tragique qu'a connue Feraoun, et deuxièmement parce qu'il a été publié en l'état.

Pour « l'enseignant paisible, [...] fermement attaché à l'humanisme traditionnel » (Memmi, 1962 : 26), les événements à charge s'accumulent et le bouleversent. En suivant les grandes lignes de ce journal, on va se rendre compte que la tension monte, de date en date, vers cette prise de conscience qui devient de plus en plus marquée.

Le point de départ a été un constat qu'il établit comme une vérité :

La vérité, c'est qu'il n'y a jamais eu mariage. Non, les Français sont restés à l'écart. Dédaigneusement à l'écart. Les Français, sont restés étrangers. Ils croyaient que l'Algérie, c'était eux. Maintenant que nous nous estimons assez forts ou que nous les croyons un peu faibles, nous leur disons : non, messieurs, l'Algérie c'est nous. Vous êtes étrangers sur notre terre. (Journal, p. 47).

À partir de là, les événements s'enchaînent dans un quotidien, déjà invivable, où l'on « fouille, on casse, on brise, on bouscule, on gifle, on insulte et on passe au suivant » (Journal, p. 66), à un autre, plus dramatique, régi par l'absurdité et le hasard qui s'acharne sur le destin des petites gens :

Les maquisards et les soldats se sont battus toute la journée dans les champs et mes compatriotes qui s'y trouvaient, livrés à leurs occupations agricoles, ont

dû s'enfuir vers Tizi-Ouzou ou à Alger. À Alger, ils s'étaient rassemblés au « Bar maritime » et là, par hasard, un terroriste leur a lancé une bombe parce qu'ils buvaient de l'alcool. (Journal, p. 139)

Vers la fin du *Journal*, le verdict de Mouloud Feraoun est sans appel :

On devrait pouvoir réunir une multitude d'histoires relatant les milliers de drames. Les milliers de morts, les clameurs de rage, les torrents de larmes et les mares de sang qui auront marqué comme des stigmates cette terre où nous avons eu le malheur de naître et qu'on veut nous enlever comme si nous étions des bâtards. (Journal, pp. 304-305). « Bas les masques, Messieurs ! » (Journal, p. 307). (C'est nous qui soulignons).

À la page 287 de ce même *Journal*, Feraoun prononce le mot fatidique qu'on lui reprochât longtemps. Mais ce n'est que pour le récuser de la manière suivante : « non : assimilation, fût-elle sincèrement désirée, n'est pas viable ! Les cartes dans ce jeu sont truquées. Tous ceux que j'ai rencontrés savaient que *je n'étais ni Français, ni intégrable* ». La dernière phrase que nous venons de souligner résonne comme un mea-culpa, certes tardif, mais qui représente l'aboutissement d'un long processus épistémique.

Cette prise de conscience que nous avons pu identifier dans le *Journal* est aussi présente dans *L'anniversaire*, son dernier roman publié à titre posthume. Il y raconte une histoire d'amour impossible entre un Algérien et une Française. Vouée à l'échec, cette liaison laisse présager de ce qu'il pense de la relation entre les deux pays respectifs des deux protagonistes du roman.

Mouloud Feraoun dans *L'anniversaire*, dément, dès la première page, l'affirmation, citée plus haut, qui prescrivait aux *indigènes* la morale du « pauvre qui sort de l'ignorance, [...] grâce à l'effort ». Il dit ainsi : « tu as toujours cru qu'il suffisait d'aller à l'école, de bien

travailler, d'étudier point par point toutes les questions du programmes pour réussir au bac. [...] Tape-toi la tête contre les murs. Ce n'est pas cela qui va les ferait réussir » (*L'anniversaire*, p. 1). Il n'est plus question de crédulité, mais de réponses conscientes aux grandes épreuves comme celle de la guerre, tel que nous avons pu le constater un peu plus loin dans ce même roman : « *Alors, c'est la guerre ? Ce n'est pas bien méchant. On aurait dû ne pas avoir peur d'Hitler [...]* ». Cynisme ? Non naïveté, impatiente. Nous sommes ainsi. Nous courons à l'abîme allègrement "pourvu que ça change"» (*L'anniversaire*, p. 139. C'est l'auteur qui souligne).

Les mêmes faits, racontés dans ses premiers romans, sont ici repris mais avec une note prononcée d'indignation comme on peut le découvrir dans l'extrait suivant : dans la première partie, l'auteur expose un constat, puis, dans la deuxième (que nous avons soulignée), il s'indigne avec un ton ironique : « Les journaux de Vichy, que les Kabyles ne lisent jamais parce qu'ils ne savent pas lire, disent que le marché noir et immoral. *Quelle sinistre plaisanterie ! Les gens crèvent de faim dans un pays qui possède la Mitidja et on leur dit qu'ils commettent un péché en ne crevant pas plus vite* » (*L'anniversaire*, p. 151).

Les derniers textes de Mouloud Feraoun sont donc plus nuancés quant à sa position vis-à-vis de la situation coloniale en Algérie. Dans les dernières lignes de *L'anniversaire*, un message d'espoir vient conclure ce roman inachevé. Après avoir passé en revue la vie de Fouroulou, le double romanesque de Feraoun, le narrateur lui demande de ne pas tomber dans le désespoir, affirmant qu'il « ne lui reste plus qu'à être maître de lui et de son destin ». « Pourquoi ne verrait-il pas au bout de ses douloureuses étapes luire le resplendissant soleil dont parle le poète ? "L'homme ! qui pourrait dire ce que ce mot représente de volonté, d'amour et d'espérance"». (*L'anniversaire*, p. 159).

Fouroulou du *Fils du pauvre* a grandi avec les épreuves de la vie. De retour (comme pour boucler la boucle) dans *L'anniversaire*, il n'est

plus le même garçon naïf qu'il a été. Le narrateur lui dit : « Fouroulou, après avoir traversé sans grands dommages ces années de souffrance et de deuils, réfléchis sur ce qui te reste à faire, essaie de voir clair en toi-même et tire des événements la leçon qui te convient » (*L'anniversaire*, p. 156).

4. Conclusion

L'authenticité est vive et « l'illusion réaliste » opérante dans toute l'œuvre de Mouloud Feraoun. Comme nous venons de le voir, le rapprochement avec la réalité Kabyle a été facilitée avec des portraits à l'identique, des noms et des prénoms mais surtout des affiliations familiales qui tissent tout un réseau dans cette communauté. En procédant ainsi pour décrire cette réalité, Feraoun confirme la définition de Tzvetan Todorov du réalisme qui a « pour effet de dissimuler toute règle et de nous donner l'impression que le discours est en lui-même parfaitement transparent, autant dire inexistant, et que nous avons affaire à du vécu brut, à une "tranche de vie" » (Todorov, 1982 : 9). L'œuvre de Mouloud Feraoun peut donc être repositionné en tant que réaliste ethnographique.

Quelles que soient les critiques qu'on pourrait formuler à l'égard de l'œuvre de Mouloud Feraoun, on ne pourrait douter de la sincérité du récit autobiographique de ses romans. On ne saurait aussi ignorer le fait qu'il soit considéré comme le fondateur de la littérature algérienne de langue française, non seulement par le fait de sa primauté chronologique, mais aussi par la visibilité qu'il a su offrir à cette littérature grâce, entre autres, à ses reprises d'un modèle descriptif quelque peu usité de la littérature française, et ses différentes références à l'égard de Daudet ou à Molière (Bonn, 2013).

Le thème de l'émigration initié par Mouloud Feraoun a ouvert la voie à toute une écriture qui a porté sur l'exil et le déracinement, mais surtout qui a conduit vers une forme de quête identitaire qui sera

largement développée, après lui, avec plus ou moins de virulence et de contestation. L'apport de cet auteur à la littérature algérienne est donc indéniable.

Finalement, la force de la réalité du contexte colonial a fait émerger la part du villageois chez Mouloud Feraoun pour prendre le dessus sur celle de l'instituteur. Feraoun a cru très fort en les valeurs humanistes de la république française, mais a été profondément offusqué, puis indigné, par les exactions de l'armée de cette même république. Sa prise de conscience a été progressive à travers ses romans et explicite dans son *Journal*. L'appel de la terre qui a brûlé et le lien du sang qui a coulé ont eu plus d'impact sur l'écriture feraounienne que les discours sur les valeurs républicaines du colonisateur.

De par son humanisme incontestable et son patriotisme certain, Mouloud Feraoun a su présenter les siens et lier leur destin régional aux préoccupations existentielles universelles. Il a été indéniablement le porte-parole d'une culture et d'une littérature qui a été jusque-là majoritairement orale. Et par la même occasion, il a participé à l'élaboration d'une mémoire culturelle collective propre à cette communauté. Elle a été fixée par le verbe romanesque comme garant d'une expérience personnelle authentique.

Bibliographie

- ACHOUR, Ch. (1984). « Formation scolaire et écriture littéraire », *Réflexion sur la culture*, actes des journées d'études de Département des Langues Romanes, Alger, OPU, pp. 45-61.
- ACHOUR, Ch. (1992). « Présentation », *Le Fils du pauvre*, Alger, ENAG, pp. 101-107.
- BARTHES, R. (1970). *S/Z*, Paris, Le Seuil.
- BONN, Ch. (2013). *Subversion et réécriture du modèle romanesque dans Nedjma de Kateb Yacine*. In : *Littératures francophones : Parodies, pastiches, réécritures*[en ligne].

- Lyon : ENS Éditions. [En ligne] : <<http://books.openedition.org/enseditions/2465>>
- LEJEUNE, Ph. (2004). « Projet d'enquête sur la pratique du journal personnel en Algérie », in *L'autobiographie en situation d'interculturalité*, colloque de l'Université d'Alger, décembre 2003, Blida, Editions du Tell, pp. 31-49.
 - MEMMI, A. (1962). *Hommage* dans Les Lettres françaises, n°919, 22 mars.
 - MONNOYER, M., l'interview avec Mouloud Feraoun parue dans *L'Effort algérien*, le 17 février 1953, publiée en ligne par Tassadit Ould-Hamouda le 15 mars 2003, [En ligne] l'URL : <http://kabyile.com/archives/la-berberie/fiches-guide-culture-berbere/article/interview-de-mouloud-feraoun>
 - *Plan d'études et programmes de l'enseignement primaire des indigènes en Algérie* (août 1898), Alger, typographie Adolphe Jourdan, 1900.
 - RESZTAK, K. (2015). « « Ça alors ! Vous étiez à C..., vous ? » », *Continents manuscrits*, n° 5, [En ligne] URL: <http://journals.openedition.org/coma/599> ; DOI : 10.4000/coma.599
 - SCARPA, M. (2000). *Le Carnaval des Halles. Une ethnocritique du Ventre de Paris de Zola*, CNRS Éditions.
 - STORA, B. (2010). <https://benjaminstora.univ-paris13.fr/index.php/articlesrecents/la-memoire-28/218-entre-memoires-et-histoires-au-maghreb-in-economia-juin-2010.html>.
 - TODOROV, T. (1982). « Présentation », *Littérature et Réalité*, Paris, Le Seuil.